

Définir une création au féminin ?

Ou comment penser l'articulation entre genre et création

Est-il légitime de qualifier une création de féminine ?¹ Y a-t-il un sens à user de cet adjectif pour déterminer la source et la nature de créations philosophiques, scientifiques, artistiques ? La définition du rapport entre création et féminin constitue l'enjeu central de ce colloque, tout en s'inscrivant au sein de questionnements plus larges portant sur le « genre ». Comme l'explique Nicole Loraux : « Tout n'est pas possible absolument lorsqu'on applique au passé des questions du présent, mais on peut du moins tout expérimenter à condition d'être à tout moment conscient de l'angle d'attaque et de l'objet visé². » Il s'agit donc pour nous de questionner, dans une nouvelle perspective et à partir de notre présent, l'héritage intellectuel et artistique ainsi que ses stéréotypes. Ces stéréotypes du passé pourront être éclairés à la lumière de notre vision actuelle du féminin. Mais existe-t-il un féminin contemporain ? L'objectif consistera en réalité à tenter de découvrir une définition plurielle et dynamique, appliquée à la création dans une optique interdisciplinaire et capable de problématiser toute définition déjà acquise de la notion de féminin. L'enjeu de ce colloque est donc double : d'une part, il s'agit de proposer une réflexion en vue d'établir un savoir du féminin à partir d'une constellation et d'une multiplicité toujours en train de se faire, ce qui nous oblige à penser le paradoxe d'une définition non universelle et pourtant douée d'une valeur épistémique ; d'autre part, il faudrait en retour reconsidérer le phénomène de la *création* lui-même, non comme le produit d'une subjectivité définie, mais comme un acte, un processus qui sera questionné avec les formes de subjectivation qui l'accompagnent.

L'interdisciplinarité à l'honneur

Le colloque s'adresse aux chercheur·se·s dans toutes les disciplines. Il sera possible pour les intervenant·e·s d'explorer les théories et les pratiques qui ont pris le « féminin » comme objet d'études, mais aussi de mettre en valeur conjointement la nécessaire problématisation de ces théories et de ces pratiques. Il s'agira donc de penser le « féminin » comme un véritable mouvement de subjectivation³. Dans cette perspective pourra parfaitement s'inscrire la présentation de trajectoires de personnalités ayant apposé leur marque dans leur domaine et revendiqué une spécificité féminine dans leur œuvre. Selon le domaine choisi, la méthodologie variera nécessairement au profit d'une stimulation intellectuelle plurielle. Si les outils utilisés peuvent varier, un outil critique demeure toutefois commun : l'interrogation du genre. Il sera essentiel en ce qui concerne la question des identités de la création. Au vu de l'importance de ce concept dans le questionnement qui nous occupe, il est nécessaire d'en élaborer une définition qui n'en reste pas moins amendable.

Genre, sexe et création : de quoi parle-t-on ?

Nous prendrons pour point de départ la définition élaborée par Françoise Thébaud et qui est représentative de la pratique des historien·ne·s dans les années 1990 :

« Le genre est en quelque sorte “le sexe social” ou la différence des sexes construite socialement, ensemble dynamique de pratiques et de représentations, avec des activités

¹ C'est en tout cas le parti pris d'Hélène CIXOUS qui, la première, a formulé la théorie de l'« Ecriture féminine » dans son ouvrage *Le Rire de la Méduse* (1975).

² Nicole LORAUX, « Eloge de l'anachronisme en histoire », *Le genre humain*, 27, 1993, p. 23-29, ici p. 28.

³ Cf. Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*, Paris, Tel Gallimard, 1984.

et des rôles assignés, des attributs psychologiques, un système de croyances. Le sexe est ainsi perçu comme un invariant, tandis que le genre est variable dans le temps et l'espace, la masculinité ou la féminité – être homme ou femme ou considéré comme tel(le) – n'ayant pas la même signification à toutes les époques et dans toutes les cultures.⁴ »

Le genre est donc utilisé ici comme outil critique du « sexe » en tant que catégorie rigide, absolue et faussement naturelle. Il permet de penser la question des identités, des identifications et des assignations non pas de façon binaire, antithétique – comme ce fut le cas historiquement avec la traditionnelle « différence sexuelle » –, mais de manière relationnelle et plurielle⁵. Il s'agit ainsi d'utiliser le genre comme outil « pour mettre au jour les façons spécifiques dont chaque époque, chaque milieu ou chaque communauté articulent le genre au corps⁶ » et ce, de manière interdisciplinaire.

Les identités de la création : une pluralité irréductible ?

Quelques axes possibles :

Une approche transversale fondée sur la différence sexuelle...

À la suite de Lou Andreas-Salomé⁷, on a souvent pensé la création artistique comme une « grossesse spirituelle » analogique à la grossesse physiologique qu'est la maternité. La valorisation de la maternité comme un idéal n'est pas propre à Andreas-Salomé⁸ qui n'a pour sa part pas cédé au réductionnisme, mais elle est représentative d'une époque et d'une manière de penser essentialiste et naturaliste⁹. Il s'agit là d'un paradigme ancien dont nous pouvons encore aujourd'hui trouver des reliquats persistants : le corps féminin ainsi pensé et valorisé a longtemps participé à la construction identitaire des femmes comme êtres *irréductiblement*, et non *potentiellement*, maternels¹⁰. Pourtant, la création féminine n'est pas nécessairement la création d'une œuvre par une *femme* dans la mesure où *une continuité entre le masculin et le féminin* doit être considérée. Pour le dire avec Derrida : « Pour parler dans une lettre de cette innombrable sexualité en séries ouvertes, je préfère dire comme vous les “couleurs” de la voix. Et il y aurait encore plus de sexes que de couleurs.¹¹ » La polarité masculin-féminin peut ainsi être redéfinie, voire détruite, comme l'a notamment fait la *queer theory* butlerienne¹² qui reconnaît la fiction culturelle de la binarité des sexes et qui y voit un moyen de transformation des identités traditionnelles par la création réflexive et artistique. Mais que disons-nous lorsque nous disons « femme » et quel sens revêt ce terme pour la création en particulier ? De même que « les

⁴ Françoise THEBAUD, *Ecrire l'histoire des femmes*, Paris, ENS éditions, 1998, p. 114.

⁵ Cf. Monique WITTIG, *La Pensée Straight*, s.l., Editions Amsterdam, 2013 [2001], p. 63 : « La pensée *Straight* se livre à une interprétation totalisante à la fois de l'histoire, de la réalité sociale, de la culture et des sociétés, du langage et de tous les phénomènes subjectifs. Je ne peux que souligner ici le caractère oppressif que revêt la pensée *Straight* dans sa tendance à immédiatement universaliser sa production de concept, à former des lois générales qui valent pour toutes les sociétés, toutes les époques, tous les individus. C'est ainsi qu'on parle de l'échange des femmes, la différence des sexes, l'ordre symbolique, l'inconscient, le désir, la jouissance, la culture, l'histoire ».

⁶ Sandra BOEHRINGER et Violaine SEBILLOTTE CUCHET (éd.), *Hommes et femmes dans l'Antiquité. Le genre : méthodes et documents*, Armand Colin, Paris, 2011, nouvelle édition mise à jour 2018, p. 18.

⁷ Cf. Lou ANDREAS-SALOME, *Eros*, Paris, Editions de Minuit, 1984.

⁸ Cf. sur ce point le courant différentialiste *PsychéPo* et notamment sa cheffe de file Antoinette FOUQUE qui promeut la « géni(t)alité de la femme ».

⁹ On pourrait penser à ce titre aux nombreux débats qui ont gravité autour du MLF.

¹⁰ Cf. Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe*, 2 vol., Paris, Gallimard, 1949.

¹¹ Jacques DERRIDA, *Points de suspension*, Paris, Editions Galilée, 1992, p. 174.

¹² Judith BUTLER, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2006.

lesbiennes ne sont pas des femmes » selon Monique Wittig, pouvons-nous affirmer que « les créatrices ne sont pas des femmes » au sens où le terme de « femme » est politique, qu'il concerne la sexualité, les rapports de travail et de pouvoir au sein d'une domination masculine affirmée ?¹³ Le terme de « femme » prend alors sens dans un système politique traditionnel qui est patriarcal, androcentré et hétéronormé¹⁴. Par conséquent, « le problème n'est pas le sexe de l'«écrivain», il est idéologique¹⁵ ». S'il est évident qu'il y a un risque de dérive idéologique, il n'est pas moins évident que la question n'est pas résolue. Faut-il vraiment abandonner le mot « femme » ?

Identités éclatées : post-colonialisme, féminisme décolonial et intersectionnalité¹⁶

Cette déconstruction des identités traditionnelles au profit de la pluralité effective rejoint la démarche des *subaltern studies* et des *postcolonial studies*¹⁷. Cette démarche s'oriente vers l'étude des sociétés et des catégories de populations souvent oubliées ou invisibilisées en raison du fait qu'elles ne coïncident pas avec la norme des « dominants » qui orientent le discours. Dans le cadre de ces travaux a émergé la notion d'intersectionnalité qui constitue un outil théorico-pratique pour comprendre ces parcours hors-normes en traitant des singularités opprimées tout en questionnant leur articulation. En ce sens, il est bien nécessaire d'inclure la classe sociale et l'origine ethnique lorsqu'on étudie les représentations des genres¹⁸. Ces identités en éclats doivent ainsi être entendues dans leurs mots, notamment en matière de création : si elles créent, elles ne sont bien souvent pas ou peu valorisées pour elles-mêmes. Dans ce contexte, le colloque porte une attention particulière aux arts plastiques, à la littérature et à d'autres domaines de la création qui ont pu être un lieu fécond pour une réflexion sur ce sujet.

Pluralité et appel à la différence dans le domaine de l'art : une création engagée ?

L'exposition *Womanhouse* à La Monnaie de Paris, en 2016, réunissait 39 artistes du XIX^e et du XX^e siècle dans le but de questionner le genre féminin et l'espace domestique, notamment

¹³ Cf. Monique WITTIG, *op. cit.*, p. 64 : « C'est bien dire que pour nous il ne peut y avoir de femmes, ni d'hommes, qu'en tant que classe et qu'en tant que catégories de pensée et de langage, ils doivent disparaître politiquement, économiquement, idéologiquement ».

¹⁴ Sur la critique de l'hétéronormativité dans le cadre d'études sur le genre, cf. le colloque en ligne intitulé « Arts, Cultures et Activismes LGBTI et Queer », colloque organisé notamment par l'Université de Lorraine et qui se déroule en quatre séances étalées sur le mois de juin 2019 (URL : https://acalgbtiq.net/portfolio/program/?fbclid=IwAR0rqNBe3Q6Y8Sf06aCdMO_MwaFBHtbFxxkN54ZBVN_vfSk7nChoY5Y9PTs)

¹⁵ Sandra BOEHRINGER, *op. cit.*, p. 24.

¹⁶ Cf. pour approfondissement ROCA I ESCODA Marta, Farinaz FASSA et Éléonore LEPINARD (éd.), *L'intersectionnalité : enjeux théoriques et politiques*, Paris, La Dispute, 2016.

¹⁷ Le courant historiographique indien des *Subaltern studies* a été introduit en France récemment et a connu un grand succès ces vingt dernières années, en Inde d'abord, puis dans le monde anglophone des universités américaines, australiennes et canadiennes et jusque dans certains pays du Sud, en particulier en Amérique latine. Cf. Le répertoire bibliographique en anglais des articles et ouvrages écrits par les membres du groupe des *Subaltern Studies* ainsi que les nombreux textes afférents. Voir par exemple : www.untimelypast.org, www.lib.virginia.edu, www.clas.ufl.edu. Pour l'Amérique latine, on consultera entre autres Ilean RODRIGUEZ (éd.), *The Latin American Subaltern Studies Reader*, Duke, Duke University Press, 2001 ; ainsi que Saurabh DUBE (éd.), *Pasados Postcoloniales. Coleccion de ensayos sobre la nueva historia y etnografia de la India*, Mexico, El Colegio de Mexico, 1999.

¹⁸ Cf. la remise en question du féminisme occidental, blanc, de classe moyenne et de ses récits, par des féministes de couleur et non-occidentales. Voir à ce sujet Elsa DORLIN, (éd.), *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'Harmattan, 2008 ; Cherrie MORAGA, Gloria ANZALDUA (éd.), *This Bridge Called my Back : Writings by Radical Feminists of Color*, New York, State University of New York Press, 1983 ; Françoise VERGES, *Le ventre des femmes. Capitalisme, racialisation, féminisme*, Paris, Albin Michel, 2017 et *Un féminisme décolonial*, Paris, La Fabrique 2019. Hourya Bentouhami, *Race, cultures, identités : une approche féministe et postcoloniale*, Paris, PUF, 2015.

dans un contexte de crise et de grande mobilité mondiale. L'événement a interrogé les notions de domesticité et de nomadisme, ainsi que la dimension politique et émancipatoire des œuvres exposées. Une continuité peut être tracée entre les nombreuses manifestations contemporaines et le travail des féministes dans le domaine de la création qui ont bouleversé, depuis les années 60 et 70, le système de l'art dans une volonté émancipatrice¹⁹. L'exposition *Elles*, au Centre Pompidou en 2008, a également constitué un appel à la réflexion sur les acquis sociaux et économiques qui ont été portés par la cause des femmes au XX^e siècle, mais surtout à une autre manière de voir l'histoire de l'art et les représentations dans lesquelles s'inscrit la création. Faut-il s'intéresser au genre de la personne qui crée, au genre de la personne qui regarde ? Avec la volonté d'explorer l'actualité tout en souhaitant arborer une perspective historique, l'exercice proposé dans ce colloque est celui d'interroger nos normes de différenciations dans le domaine de la création et de la réception artistique. Ce thème implique la possibilité de remettre en cause la notion d'*autonomie* en art pour penser les catégories sociales et économiques de la création et leur connotation politique.

Une question de langage

La question du langage est sous-jacente et non moins fondamentale pour l'articulation de la création et du féminin : comment *dire* le féminin à l'ère du genre ? Est-ce encore possible ? Cette question se retrouve dans les débats actuels sur le langage inclusif : d'un côté la volonté d'une apparente²⁰ neutralité nominale et de l'autre la volonté d'affirmation d'un être-femme fusionné à la profession. Il en va ainsi de la reconnaissance du genre et fondamentalement d'une reconsidération du langage, non pas comme pur miroir d'une époque, mais bien comme moteur créatif, soit une fiction performative. Ce caractère fictif est en soi problématique lorsqu'il est oublié et érigé en absolu objectif auquel l'humain ne peut que se soumettre avec admiration, ce qu'a su apercevoir et critiquer Nietzsche²¹. Dans notre cas de figure, la langue androcentrée est prônée comme la règle valable pour tou·te·s, comme immuable et indépendante des mœurs suivant son énoncé « Le masculin l'emporte sur le féminin ». Or, cette conception de la langue est faussement exempte d'idéologie²² et a des conséquences graves comme la mise sous silence – également à l'échelle de l'histoire – du féminin comme majorité opprimée. N'oublions donc jamais qu'« il y a, cachée dans le *langage*, une mythologie philosophique qui à chaque instant reparaît, quelques précautions qu'on prenne.²³ ». Il ne s'agit toutefois pas de contrer ce caractère

¹⁹ Cf. Lucy R. LIPPARD, « Un changement radical : La contribution du féminisme à l'art des années 1970 » (1980), dans *La rébellion du Deuxième sexe – L'histoire de l'art au crible des théories féministes anglo-américaines (1970-2000)*, Paris, Les Presses du réel, 2011, p. 77-89.

²⁰ Eliane VIENNOT, *Le langage inclusif : pourquoi, comment*, Paris, Édition iXe, 2018. Selon elle, le neutre n'existe pas en français.

²¹ « Toute la beauté, toute la sublimité que nous avons attribuées aux choses réelles et imaginaires, je les veux revendiquer comme la propriété et le produit de l'homme : comme sa plus belle apologie. [...] la royale munificence avec laquelle il a doté les choses, pour s'appauvrir et se sentir misérable ! C'était là, jusqu'alors, sa plus grande abnégation, qu'il ait admiré et adoré et qu'il ait su se dissimuler que c'était lui qui avait créé ce qu'il admirait. » dans Friedrich NIETZSCHE, *Nachgelassene Fragmente*, 1887, 11 [87] (souligné par nous) ; cité et traduit dans Martin HEIDEGGER, *Nietzsche*, « La Volonté de puissance en tant qu'art », Paris, Gallimard, 2008, vol. 1/2, p. 101.

²² cf. FAVRE DE VAUGELAS Claude, *Remarques sur la langue française utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, Paris, V^{ve} Jean Camusat et Pierre Le Petit, 1647 : « Le genre masculin étant le plus noble, [il] doit prédominer toutes les fois que le masculin et le féminin se trouvent ensemble, mais l'oreille a de la peine à s'y accommoder, parce qu'elle n'a point accoutumé de l'ouïr dire de cette façon » ; la langue est donc modelée par l'idéologie patriarcale, le masculin « neutre » actuel était loin d'être habituel déjà à cette époque.

²³ Friedrich NIETZSCHE, *Humain, trop humain*, « Le Voyageur et son ombre », §11, Paris, Robert Laffont, 1993, vol. 1/2, p. 834.

fictif de la langue, mais bien de garder en tête à chaque instant qu'elle demeure une fiction. C'est par ce caractère fictif du discours que nous pouvons accéder à sa performativité fondamentale. Cette fiction performative qu'est le langage, saisie par Nietzsche, trouve écho au sein de la sphère linguistique, notamment avec la théorie d'Austin dans son ouvrage au titre tout à fait révélateur *Quand dire, c'est faire*. Dans cet ouvrage, Austin traite de ce qu'il nomme des « phrases performatives », dérivées de l'anglais *to perform* qui « indique que produire l'énonciation est exécuter une action²⁴ », avec les exemples du « Oui, je le veux » dans le mariage, l'acte de baptiser un individu ou un objet, la parole testamentaire ou encore le pari. La fiction dans sa performativité constitue ainsi un moteur, moteur reconnu actuellement dans sa négativité²⁵ : il y a une responsabilité de la parole. En ce sens, plus que de simples règles grammaticales, l'énoncé « le masculin l'emporte sur le féminin » est un acte idéologique fort, producteur de réalité sociopolitique, sur la base de la nécessité du langage pour la pensée. L'idéologie détermine ainsi la grammaire comme elle est insidieusement renforcée par elle²⁶. Mais ce moteur peut aussi s'avérer positif : puisque le langage est une fiction qui ne cesse de se réécrire, qu'on la reconnaisse ou non, il est donc possible de la réécrire consciemment comme anti-patriarcale, ce qu'ambitionne le langage inclusif démasculinisant, voire contre-binaire avec les fusions *queer* telles que « toustes ». Le langage est ainsi créateur de possibles dynamiques qui restent à découvrir pour *(re)créer* un monde pluriel.

²⁴ John L. AUSTIN, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Gallimard, 1970, p. 40.

²⁵ Les insultes qu'elles soient racistes, sexistes ou encore homophobes sont reconnues comme des actes aux yeux de la loi et sont donc punies comme tels.

²⁶ Nietzsche disait à ce propos, non sans ironie : « J'ai bien peur que nous ne nous débarrassions jamais de Dieu, puisque nous croyons encore à la grammaire... », dans Friedrich NIETZSCHE, *Le Crépuscule des idoles*, « La "raison" en philosophie », §5, Paris, Robert Laffont, 1993, vol. 2/2, p. 965.

Nous invitons doctorant·e·s, chercheur·e·s, enseignant·e·s-chercheur·e·s de toutes les disciplines représentées au sein de l'Université de Strasbourg, dont le travail entre en résonance avec ce sujet, à proposer leur contribution.

Faites parvenir vos propositions à l'adresse suivante avant le **31 octobre 2020** :

feminin.colloque2021@gmail.com

Elles devront comporter :

- Nom(s), prénom(s)
- Etablissement de rattachement
- Titre de l'intervention
- Résumé de l'intervention (dans la limite de 300 mots).

Date projective du colloque²⁷ : 13 et 14 avril 2021

Comité d'organisation :

Ondine Arnould (doctorante contractuelle en philosophie et mondes germaniques à la faculté de Philosophie de l'Université de Strasbourg)

Chiara Palermo (docteure en philosophie, PrCe à la faculté des Arts de l'Université de Strasbourg)

Sihem Riad (doctorante en philosophie à la faculté de Philosophie de l'Université de Strasbourg / philosophisches Seminar de l'Albert Ludwigs Universität Freiburg)

Comité scientifique :

Sandra Boehringer (MCF en histoire grecque à la faculté des Sciences historiques de l'Université de Strasbourg)

Alice Debauche (PR en sociologie à la faculté des Sciences sociales de l'Université de Strasbourg)

Franck Fischbach (PR en philosophie politique à l'Université de Strasbourg)

Sandrine Israël-Jost (docteure en philosophie et enseignante à la HEAR de Strasbourg)

Claire Metz (MCF – HDR en psychologie clinique à l'INSPE de Strasbourg)

Chiara Palermo (docteure en philosophie, PrCe à la Faculté des arts de l'Université de Strasbourg)



²⁷ Sous réserve de l'évolution des mesures liées à la crise sanitaire de la Covid-19.